

MARS 2015

814



CRITIQUE

Histoire et cinéma : nouveaux cadrages

Ophir LEVY
Se payer de mots ? Godard, l'histoire, les « camps »

Pierre EUGÈNE
Mobilis in mobili : l'émotion de l'histoire chez Serge Daney

Dork ZABUNYAN
La voie des images, la traversée de l'histoire

ENTRETIEN

Sylvie LINDEPERG
Des lieux de mémoire portatifs

*

Marie GUEDEN
L'effet Solaris

Jean-Marie APOSTOLIDÈS
Guy Debord, vingt ans après

Wolfgang ASHOLT
À l'avant-garde de la théorie ?

Patrick KÉCHICHIAN
« Appelons ça la vie dédoublée »

*

NOTE

Une étape inédite sur la route de Gracq
Philippe BERTHIER

Guy Debord, vingt ans après

Éric Brun } Paris, CNRS Éditions,
Les Situationnistes } 2014, 454 p.
Une avant-garde totale }

Andrew Hussey } Paris, Éditions Globe,
Guy Debord } 2014, 544 p.
La société du spectacle }
et son héritage punk }
Traduit de l'anglais par Marguerite
Baux et Lucie Delplanque }

Gérard Berréby } Paris, Allia,
et Raoul Vaneigem } 2014, 400 p.
Rien n'est fini, }
tout commence }

Trois livres ont paru en 2014 pour commémorer le vingtième anniversaire du décès de Guy Debord. Ils permettent de faire le point sur cette personnalité singulière de l'intelligentsia française, même s'ils sont loin de lui assigner une place définitive dans le panorama littéraire ou philosophique. Le travail d'Éric Brun se présente comme une étude sociologique du mouvement situationniste (1957-1972). Pour l'auteur, ce mouvement ne fait qu'un avec celui qui l'a précédé, l'Internationale lettriste (1952-1957), également fondé par Debord. La vraie rupture n'est pas entre l'I.L. et l'I.S., mais à l'intérieur de l'I.S., autour de 1962, quand Debord décide de se défaire des artistes pour transformer le mouvement situationniste en un regroupement politique révolutionnaire. Debord résout le dilemme dont il a pris conscience dès 1951, à la lecture d'une étude de Jean Gratiem (Dionys Mascolo) sur Saint-Just : l'artiste et le révolutionnaire sont des

ennemis, l'un doit détruire l'autre. Cette thèse était soutenue par Gratien en 1946, dans le contexte de l'immédiate après-guerre. En la reprenant, Guy Debord se dote d'une structure qui lui permet de penser son propre personnage à travers le modèle de Saint-Just. S'il échappe ainsi aux conflits liés à son adolescence bourgeoise à Cannes, il reste néanmoins handicapé face au temps présent (les années cinquante), dans la mesure où ses modèles d'identification sont empruntés à la fiction (Fu Manchu) ou à l'histoire passée (Saint-Just).

La reconnaissance officielle de la guerre d'Algérie par le gouvernement de la IV^e République obligera Debord à davantage de réalisme. Si le mouvement lettriste et les premières années du mouvement situationniste prennent le parti de l'artiste, la rupture en faveur du révolutionnaire intervient quand Debord croit posséder suffisamment de crédit dans le milieu intellectuel pour être entendu. En 1962, il rompt avec son passé, pour ne pas répéter les erreurs qu'il impute à André Breton : à savoir qu'un mouvement d'avant-garde, qui avait la prétention de changer la vie, n'est finalement parvenu qu'à ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire de l'art. Très marqué par son bref passage à *Socialisme ou Barbarie* en 1960, Debord emprunte à Castoriadis nombre de ses idées, pour faire de son groupe le fer de lance de la contestation politique, en partant du principe qu'il ne faut pas avoir d'ennemi sur sa gauche. Il pratiquera ainsi la surenchère verbale, se voulant le porte-parole du prolétariat révolutionnaire et le détenteur du remède universel aux maux du capitalisme : les conseils ouvriers. Il fait ce choix au moment où les sociologues du travail (Michel Crozier, Serge Mallet et Alain Touraine) donnent de la classe ouvrière une image très différente, voyant en elle une couche sociale en voie d'intégration dans le capitalisme dont elle ne souhaite plus l'anéantissement.

La thèse d'Éric Brun prend appui sur les travaux de Pierre Bourdieu et sollicite davantage encore ceux de Gisèle Sapiro, qui en fut la directrice. Elle n'évite pas toujours la langue de bois et l'on retrouve le même schéma explicatif du début à la fin : la problématique situationniste est réduite à un seul élément, le souci de trouver sa place dans le « champ intellectuel » afin d'acquiescer de la légitimité. L'histoire concrète des hommes, ramenée à l'expression d'une visée collective, en devient impensable. À l'époque, les groupes rivaux des situationnistes

sont moins le surréalisme (ou ce qu'il en reste) et l'existentialisme (Sartre est indéboulonnable) que le groupe assemblé autour de la revue *Arguments* (1956-1962) ou de *Socialisme ou Barbarie* (1949-1967), gens avec lesquels Debord entretient un lien de rivalité mimétique, chargé de haine et d'envie. Au-delà de sa surenchère verbale, si Debord triomphe d'eux, c'est uniquement en prolongeant l'existence du mouvement situationniste au-delà de 68, alors que Castoriadis a baissé les bras pour se lancer dans la psychanalyse. Le fait que la revue *Internationale situationniste* voit son existence prolongée de dix-huit mois après les révoltes de 68 permettra à Debord d'associer le nom de son groupe à ces événements, en leur donnant *post festum* une coloration situationniste. Dans l'optique debordienne, loin d'être une contestation étudiante, Mai 68 fut d'abord la plus grande grève sauvage de l'histoire de France. Il s'agissait d'une révolution prolétarienne authentique, au même titre que la Commune, à ceci près que le prolétariat n'eut pas le temps, en 68, de prendre conscience du sens de son action, faute d'avoir rencontré la théorie de cette action – celle des situationnistes, comme de juste. Grâce à quelques entorses faites au déroulement de l'histoire, Debord introduit les situationnistes au cœur même des révoltes de 68 alors qu'ils n'y ont tenu qu'une place marginale, en raison de leur petit nombre et du caractère brouillon de leur agitation. Cette histoire reste à faire, le livre de Brun ne touchant à la période de 68 que dans le dernier chapitre et superficiellement.

Ces réserves n'ôtent rien aux aspects positifs du travail d'Éric Brun. Le plus important d'entre eux est lié à la recherche elle-même. Brun n'a pas seulement épluché le récent fonds Debord de la B.N.F., pas encore catalogué et difficilement accessible sauf aux *personae gratae* ; il a tiré le meilleur parti du fonds situationniste de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam, ainsi que des archives Constant au Netherlands Institute for Art History (RKD) à Rotterdam. Les parties les plus vivantes de son livre sont celles où il présente des personnalités susceptibles de contrebalancer le pouvoir de Debord au sein de l'I.S., avant et après la cassure de 1962. Si l'auteur n'a guère obtenu d'informations sur la figure évasive d'André Frankin, il apporte en revanche un regard neuf sur Asger Jorn, Attila Kotányi et l'urbaniste hollandais Constant. Loin de répéter la *doxa* propagée par les commentateurs précédents, celle d'une

amitié sans nuages entre Debord et Jorn, Brun montre le jeu complexe et paradoxal qui s'établit entre eux et se prolonge pendant plusieurs années avec l'arrivée de Constant dans le groupe. Alors qu'intellectuellement Debord est proche des positions de Constant en 1961, il force l'architecte hollandais à démissionner de l'I.S., et donne ainsi plus de poids à Jorn. La carrière de peintre de celui-ci atteint son apogée au moment de la métamorphose de l'I.S. Il vend ses tableaux dans les galeries les plus importantes de France, d'Italie et d'Europe du nord. En qualité d'artiste, Jorn aurait dû quitter le mouvement situationniste au moment de la crise de 1961-1962, mais il n'en fut rien, le Danois finançant la revue et les films de Debord. Il ne pouvait donc être question de l'exclure de façon aussi cavalière que le furent auparavant les membres du groupe « Spur », Nash (le frère de Jorn) ou même Jacqueline de Jong (la petite amie de Jorn). Preuve que Debord était capable de compromis quand sa survie était en jeu.

Au premier abord, on peut s'interroger sur l'intérêt de publier, en français, treize ans après sa parution en anglais, la biographie qu'Andrew Hussey consacra à Debord. L'auteur et son préfacier se sont contentés d'adapter le volume à ce qu'ils croient être le goût du jour : la filiation entre les idées situationnistes et le mouvement punk. Cette perspective, déjà adoptée par Greil Marcus, avait à l'époque irrité Debord, même si cette généalogie de rebelles a certainement sa raison d'être dans les pays anglo-saxons, en Angleterre surtout. Elle oblige aussi les aficionados à porter leurs regards au-delà des frontières de l'Hexagone ; et après tout, dans l'I.S., il y a *international*.

Le livre de Hussey, inspiré en grande partie par le travail pionnier de Christophe Bourseiller¹, s'en démarque grâce à des entretiens nouveaux avec Ralph Rumney, Jacqueline de Jong, Michèle Bernstein et Alice Becker-Ho. La traduction est d'une lecture aussi agréable que si le volume avait été directement écrit en français. L'ouvrage comporte malheureusement plusieurs dizaines d'inexactitudes. Certaines sont dues à des

1. C. Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord* [1999], Saint-Malo, Pascal Galodé Éditeurs, 2012.

erreurs d'écoute ou de transcription, quand par exemple est prêtée à Michèle Bernstein l'opinion selon laquelle Ralph Rumney, avec qui elle se maria en 1974, « était un inqualifiable "manipulateur" qui essayait de se faire une place dans la légende en "falsifiant" la véritable histoire de l'I.S. » (p. 20) ; Bernstein n'a jamais tenu de tels propos, et s'ils ont été tenus par d'autres, elle ne les a jamais approuvés. Mais la majeure partie des erreurs sont le fait d'Andrew Hussey lui-même, qui n'hésite pas à présenter Maurice Nadeau comme le traducteur d'*Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, roman culte de l'Internationale lettriste. Hussey avait mené en 2000 une recherche d'amateur. Quatorze ans plus tard, il n'apporte aucune correction à son texte et les seules archives qu'il dit avoir consultées sont celles de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam. C'est peu.

Bourseiller, en 2002, s'était montré sévère à l'égard de la version anglaise². Que ne devrait-on dire aujourd'hui ? Car depuis, de nombreuses études ont été consacrées aux situationnistes, dont il n'est fait aucune mention. Plus important, huit volumes de correspondance de Debord ont été publiés par les soins d'Alice Becker-Ho et de Patrick Mosconi ; Hussey n'en tient pas compte. Les deux éditeurs de la correspondance n'ont peut-être pas pu rassembler la totalité des lettres de Debord, mais ils ont fait le maximum pour les publier rapidement, sans censure ou presque. Les citations de Hussey renvoient à l'édition « Quarto » des œuvres de Debord (2006), mais il n'apparaît pas qu'il l'ait beaucoup consultée, ses références se limitant aux textes connus avant 2001. Des centaines de documents nouveaux sont donc ignorés, qui auraient permis à l'auteur de se faire une autre idée du leader situationniste et de son mouvement. Andrew Hussey a remanié sa préface pour l'adapter au goût de 2014, que n'a-t-il revu l'ensemble de son texte.

Circonstance aggravante : ont été ouverts depuis 2001 des fonds d'archives internationaux dont la consultation permet d'aborder la saga situationniste d'une façon différente, c'est-à-dire de la replacer dans une histoire concrète. Outre les centres de recherches utilisés par Éric Brun, le fonds

2. C. Bourseiller, « Les ravages de la mode », *Archives et documents situationnistes*, n° 2, Paris, Denoël, 2002, p. 147-149.

Alexander Trocchi de Washington University à Saint-Louis (Missouri) contient de nombreux documents, en particulier des lettres inédites de Debord à Trocchi. Il en va de même du fonds Patrick Straram aux archives de Montréal, bien connu des chercheurs pour sa richesse en ce qui concerne la période de l'Internationale lettriste. *Last but not least*, le centre le plus important de recherches sur les situationnistes s'est déplacé ces dernières années d'Amsterdam à New Haven, au Connecticut. Même si la bibliothèque Beinecke de l'université Yale n'a pu obtenir le fonds Debord, classé « Trésor national » pour empêcher qu'il ne quitte le territoire français, elle détient des fonds d'archives (Wolman, De Jong, Sanguinetti, et maintenant Kotányi) tellement riches qu'il est indispensable de les consulter. En faisant l'impasse sur eux, Andrew Hussey diminue d'autant le crédit qu'on peut accorder à son essai.

En dépit de ces faiblesses, il faut souligner au bénéfice de son livre qu'il donne de Debord une image assez fidèle. Éric Brun, dont l'érudition est irréprochable, ne voit pas l'homme Guy Debord et cette cécité rend son analyse du mouvement situationniste déconnectée de la réalité, tant sociale que psychologique. À l'inverse, Andrew Hussey, avec ses erreurs et sa légèreté, livre un Debord assez vrai. Son intuition n'est pas inhibée par l'excessif respect qui plombe tant de travaux en langue française. Hussey ne décrit pas un demi-dieu, comme le font les dévots – parmi lesquels il faut ranger les organisateurs de l'exposition Debord à la Bibliothèque nationale en 2013 : il rencontre un homme, avec ses qualités, mais aussi ses ruses et sa duplicité. À cet égard, son volume n'est pas une mauvaise introduction pour des lecteurs néophytes.

*

Rien n'est fini, tout commence est signé par deux auteurs : Raoul Vaneigem, qu'il est inutile de présenter, et Gérard Berréby, surtout connu comme le directeur des éditions Allia. Mais Gérard Berréby a tellement œuvré depuis trente ans à la connaissance du mouvement situationniste, sollicitant des témoignages, publiant des documents inaccessibles, qu'il était déjà auteur, du moins dans le sens étymologique du terme – *auctor*, on le sait, vient du latin *augere* (augmenter, accroître). S'il saute le pas en inscrivant aujourd'hui

son nom sur la couverture du livre qu'il publie, c'est moins par vanité ou souci de reconnaissance qu'en raison de la conception du livre et de sa réalisation. Il s'agit en effet d'un dialogue, de pair à compagnon, avec Raoul Vaneigem, l'une des stars du mouvement situationniste. Mais un bref retour sur le parcours de Berréby s'impose d'abord.

Je m'appuierai sur un long entretien accordé il y a dix ans à Christophe Bourseiller, dans lequel Berréby faisait le point sur sa maison d'édition³ en mêlant à son propos des considérations autobiographiques. Même si Allia avait édité de multiples documents relatifs à l'histoire du mouvement situationniste en 2005, la perspective de son directeur demeurait inchangée depuis le début. Elle visait à laisser s'exprimer les participants de cette aventure, sans distance critique. Les situationnistes disaient la vérité et vivaient en transparence : « Il y avait [dans le mouvement situationniste] une adéquation entre l'acte et la pensée, entre la vie privée et la vie publique. Il y avait une unité revendiquée publiquement de manière triomphante qui était assez fascinante et correspondait à mes aspirations », soutenait alors Berréby (*Rien n'est fini...*, p. 105). Convaincu à l'époque que l'I.S. était avant tout « une expérience dont la caractéristique décisive fut sans doute d'être une démarche collective », l'éditeur donnait la parole aux témoins, à condition que ceux-ci partagent ses vues. Robert Estivals, qui fut en son temps le critique le plus incisif de Debord, était ainsi disqualifié en raison de ses jugements négatifs⁴. En clair, Berréby emprunta, jusqu'en 2005, une voie proche de celle de Debord, qui clamait haut et fort qu'il avait effectivement vécu comme il avait dit qu'il fallait vivre. Mais comme par ailleurs cet éditeur avait mis au jour une multitude de documents et de témoignages nuancant ou corrigeant ces affirmations téméraires, le poids de l'histoire fut tel qu'il fit pencher la balance de l'autre côté. D'où chez lui, au fil des années, un changement de perspective sur l'I.S.

3. « Les pièces du puzzle », entretien avec Gérard Berréby, *Archives et documents situationnistes*, n° 5, Paris, Denoël, 2005, p. 99-128.

4. « J'ai rencontré Robert Estivals dont j'avais lu les appréciations très critiques et passablement délirantes dans *L'Avant-Garde culturelle parisienne*. Le problème se résumait pour lui dans le fait que Debord était un mégalomane paranoïaque » (*Rien n'est fini...*, p.106).

Cette nouvelle manière de considérer les « situs » est le point de départ du livre cosigné avec Vaneigem.

À première vue, ce nouveau volume d'Allia s'inscrit dans la ligne des publications précédentes ; il en a toutes les qualités dans la finition et les illustrations. Mais quant au contenu, on peut bien parler d'un *saut qualitatif* dans la mesure où Berréby s'avance armé d'un regard critique lentement construit dont il use avec discrétion pour suggérer à son interlocuteur d'approcher sa propre histoire avec d'autres yeux. Or depuis sa démission de l'I.S. en 1971, Vaneigem a éprouvé beaucoup de difficultés à se confronter à son passé, et d'abord à l'intransigeance « révolutionnaire » dont il fit preuve en tant d'occasions (les documents de la Beinecke Library sont à cet égard irréfutables), mais plus encore peut-être à la présence, puis à l'image de Debord. Celui-ci a poursuivi Vaneigem de sa vindicte presque jusqu'à la fin de sa vie – sa correspondance publiée en témoigne. Vaneigem n'a pas répondu avec la même agressivité : nombre de ses livres contiennent des allusions à son passé situationniste – en particulier *Le Chevalier, la Dame, le Diable et la mort* (2003) ; mais aucun n'affronte directement la statue du Commandeur. Cela impliquerait de la part de Vaneigem un exposé objectif des faits, doublé d'une analyse en profondeur de sa relation à Debord. Nous en sommes loin.

Cela ne signifie nullement que le livre soit sans intérêt, au contraire. Jamais depuis *Le Général situationniste* (2007) les éditions Allia n'ont publié un livre aussi riche en informations. Berréby n'a pas seulement soumis Vaneigem à la question pendant des semaines, condensant dans la version finale du livre le contenu de dizaines d'heures d'enregistrement, il a sollicité le témoignage d'acteurs de premier plan (Michèle Bernstein, Mustapha Khayati, Gianfranco Sanguinetti, Donald Nicholson-Smith, Patrick Labaste en ce qui concerne la vie privée) ou de seconds rôles (Jean-Marie Hoppe, Clairette Schock, Thérèse Dubrule) qui apportent tous leur pierre à ce monument futur que sera l'histoire de l'I.S. Et c'est passionnant. Des participants peu connus mais dont le rôle fut essentiel, comme Attila Kotányi, refont surface grâce à ce livre. D'innombrables documents accompagnent le témoignage du principal intéressé, qui vont de son premier article sur Lautréamont à sa correspondance avec

les Éditions Gallimard. On trouve également de multiples photos des conférences internationales, accompagnées de textes permettant d'en faire l'historique. Bref, des trois livres recensés ici, celui-ci est le plus riche et le plus neuf.

Pourtant, devant la question centrale, celle de la place occupée par Debord au cœur de l'organisation situationniste, Vaneigem se dérobe : dire qu'il a agi en monarque absolu ne suffit pas pour comprendre le rôle qu'il a joué auprès de tant de dévots, devenus orphelins après sa disparition. Debord demeure jusqu'à aujourd'hui l'impensé de cette histoire, et si les deux biographies qui lui ont été consacrées par Bourseiller et par Hussey lèvent quelque peu le voile, on est loin d'y voir clair. Vaneigem, pour sa part, oscille entre dénégation et forclusion. Il donne une version embellie de sa relation à Debord : « J'ai le sentiment que nous avons été stimulés par une émulation réciproque. Nous ne sommes jamais entrés en compétition. [...] Je ne me suis jamais laissé prendre au piège d'une relation de pouvoir avec Guy. C'est sans doute ce qui explique pourquoi notre entente a duré longtemps » (*Rien n'est fini...*, p. 169). Ce n'est pas seulement la complexité du lien avec Debord qui est occultée au cours de ces entretiens, mais la violence qui caractérise l'histoire de l'I.S. Cette violence pointe souvent son nez pour être aussitôt écartée d'une pirouette verbale : « Heureusement, nous n'avons pas outrepassé le stade du dérisoire », lance Vaneigem pour clore le débat (p. 249). Isabelle Sommier a observé un même phénomène de forclusion dans ses entretiens avec d'anciens gauchistes, après que leur groupe eut renoncé officiellement à la violence, première étape vers sa disparition⁵. Chez Vaneigem, elle se marque aussi à ce détail livré au passage : il n'a pas ouvert la correspondance de Debord depuis sa publication...

*

Toute sa vie, le groupe situationniste a été traversé par une tension interne. Déjà perceptible du temps de l'Internationale lettriste, elle devint évidente dans les premières années de l'I.S. Cette tension ne trouva de résolution que par

5. I. Sommier, *La Violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

la métamorphose du groupe, non seulement dans son projet intellectuel mais dans sa structure même. On retrouve aujourd'hui cette tension parmi les commentateurs du mouvement situationniste, sans qu'ils en soient toujours conscients. Il existe en effet deux façons d'aborder l'étude de l'I.S. La première consiste à prendre au pied de la lettre son statut de groupe et à présenter le mouvement comme un rassemblement de personnalités diverses, tentant d'élaborer ensemble une position commune. Dans cette optique, on créditera le groupe des articles anonymes parus dans la revue et le mouvement situationniste aura une vie propre, indépendamment de celle de Debord, qui n'en serait qu'un membre parmi d'autres. C'est la position d'Éric Brun. La seconde façon consiste à réduire l'histoire de l'I.S. à l'existence du seul Debord, en raison de l'emprise qu'il avait sur le mouvement. Dans cette perspective, Debord devient l'unique responsable des idées et des réalisations, les autres membres n'étant que ses exécutants dociles. Lorsque Debord dissout le mouvement situationniste en 1972, il se débarrasse d'incapables qui freinaient sa pensée et limitaient son champ d'action. Dans ce schéma, l'I.S. ne fut qu'une péripétie dans la carrière d'un penseur solitaire et elle ne mérite guère qu'on s'y attarde. C'est la position d'Andrew Hussey.

Le livre de Berréby et Vaneigem permet de conclure que les deux thèses contiennent chacune une part de vérité. Cependant, leur jonction ne saurait se faire sans analyse de la pièce centrale du puzzle : Guy Debord. J'entends le terme *analyse* dans ses multiples références, y compris freudienne ou lacanienne. Nous n'en sommes pas encore là mais le terrain est maintenant déblayé. Les documents existent, qui permettraient de s'atteler à une biographie en profondeur du leader de l'I.S., pour peu qu'on se donne la peine de les consulter. Quoi qu'il en soit, la position « dévote » qui a dominé la recherche sur le mouvement situationniste pendant vingt ans est en voie d'être dépassée. Les trois livres recensés ici apportent, chacun à sa manière, la preuve qu'il est possible d'aborder Debord dans une perspective historique, sans les pieuses dissimulations ni les révérences obligées qui ont jusqu'à présent dominé les travaux à lui consacrés.